



Variations

Partir

sous la responsabilité de Jean-Louis Briquet
et Éliane de Latour

Pourquoi partent-ils ? Comment comprendre cette « soif de départ » des migrants, qui doit être à ce point intense qu'elle surmonte la brisure de l'exode, les difficultés du voyage et les drames qui parfois l'accompagnent ? Comment admettre qu'elle résiste au rejet et à la relégation auxquels les immigrés sont le plus souvent confrontés dans les pays où ils s'établissent ? Quelles sont les représentations (les rêves et les illusions, tout comme les aspirations et les projets de vie concrets) qui soutiennent le désir de quitter son pays d'origine (mais aussi celui d'y revenir) et qui permettent de donner sens à l'exil ?

Répondre à ces questions amène à déplacer le regard porté habituellement sur l'immigration. Il s'agit de s'écarter pour un temps des discours qui saturent à son propos le débat politique : le problème de l'« intégration », celui de la « sécurité » auquel est accordé aujourd'hui une large place. Il s'agit également d'en refuser une conception essentiellement passive, qui l'envisage du seul point de vue de la réaction résignée à la misère, à la violence, à la guerre ou au chaos. Cela conduit à s'orienter vers le contenu subjectif de l'expérience migratoire, son économie morale et matérielle, la complexité et la diversité des parcours individuels auxquels elle donne lieu. À travers ce regard, c'est une autre figure de l'immigré qui émerge. Non pas celle d'un « déshérité » qui fuit sa condition pour un ailleurs chimérique, mais celle d'un « sujet

moral », acteur de son propre destin. Cette figure, les articles qui suivent tentent d'en cerner certains des contours, sans viser à l'exhaustivité et dans le seul dessein de rendre compte de la migration à partir des significations que produisent ceux qui la vivent.

De là un premier motif que partagent ces articles : celui des imaginaires qui structurent les représentations de « l'ailleurs » et sont au fondement du désir de départ. Aussi bien dans les ghettos ivoiriens, dans le camp de Sangatte ou en Iran, des mythologies entourent l'expérience migratoire. L'« Eldorado occidental » renvoie à la vitesse, à la technologie, à la communication, au mouvement. Il s'inscrit dans les pratiques de consommation, les styles de vie qu'adoptent volontiers les migrants quand ils retournent dans leur pays d'origine. Il se construit dans les récits qui circulent sans cesse par l'intermédiaire des lettres, des K7, des marchandises. Si l'Occident est « exporté » comme un mirage qui vient recouvrir les univers familiers pensés sans avenir, le lieu d'origine est « importé » à travers la nostalgie et les souvenirs. Réappropriées, idéalisées pour les besoins d'une affirmation identitaire, les références d'appartenance deviennent parfois d'autant plus fortes qu'elles n'ont jamais existé auparavant et qu'elles sont « réinventées » dans le cours même de l'expérience migratoire. Ainsi en est-il de l'Afrique « traditionnelle » chez les Ivoiriens, ou de l'« iranité » érigée en mythe fondateur par la diaspora iranienne.

On l'aura compris : le départ ne peut être considéré indépendamment du retour, dans ses formes effectives comme dans ses formes imaginaires. Plus encore : c'est la possibilité même de « revenir » qui donne sens à la volonté de « partir ». Mais revenir en héros, ou, tout au moins, en homme « qui a réussi ». C'est là le second motif des articles de ce dossier. Tous montrent en effet l'importance des relations que le migrant maintient avec ses proches restés « au pays » : échange d'informations, envoi d'argent, pratiques évergétiques, séjours lors des deuils, des mariages ou de simples vacances. Il s'agit de montrer que celui qui est parti est devenu un autre que la chance a chéri et qui a su s'en montrer digne, comme la grande majorité des *ghettomen* ivoiriens. Pour les Kurdes et les Afghans de Sangatte, comme pour les Iraniens de Los Angeles, l'exilé doit remplir son devoir vis-à-vis des siens, des membres de sa famille qui ont collectivement organisé son départ. Sa réussite matérielle est sanctionnée par les échanges monétaires ou l'ethos ostentatoire aux moments du

retour. Pour tous, il s'agit de la réalisation de son être dans le respect de soi à travers l'autonomie individuelle, l'acquisition de statut, l'accomplissement d'un destin « héroïque » (celui d'une « personnalité d'éminence »).

Dans ce contexte, l'échec du voyage est impossible. Au-delà de la perte d'une manne providentielle, il est la manifestation, aux yeux des autres et à ses propres yeux, de la faillite d'un projet personnel capable de répondre aux impératifs catégoriques du maintien de l'estime de soi dans l'épreuve de la migration. Face à ce qui est vécu comme un déshonneur que seule une nouvelle tentative (cette fois-ci réussie) permettrait de surmonter, les politiques répressives menées par la plupart des pays occidentaux pour « endiguer » les flux migratoires ne sont que de peu d'effets : celui qui a échoué n'a d'autres solutions que de tenter de nouveau l'aventure, quel qu'en soit le prix.

Telle est l'une des principales leçons des contributions réunies ici : le désir de partir est d'une telle puissance que les politiques qui cherchent à y répondre par la fermeture des frontières sont vouées à l'échec. Elles n'ont en rien le pouvoir d'éteindre ce désir. Tout au plus contribuent-elles à renforcer la stigmatisation des migrants, quand ces derniers, confrontés aux institutions chargées de les prendre en charge, adaptent leurs récits à ce que celles-ci attendent d'eux. Les migrants participent alors à la reproduction d'imaginaires négatifs : ils se muent en immigrés et en victimes porteurs de la misère du monde. Des imaginaires à la déconstruction desquels ces « variations » voudraient participer. ■